

La loi de Dieu
contre
la liberté des hommes

Du même auteur

Religions à la carte
Hachette, 1995

Jean-Louis Schlegel

La loi de Dieu
contre
la liberté des hommes

Intégrismes et fondamentalismes

Éditions du Seuil

ISBN 2-02-057403-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Avant-propos

Est-il justifié de réunir « intégrisme » et « fondamentalisme » ? Probablement pas pour les chercheurs, historiens et sociologues, qui, à juste titre, établissent des distinguos pertinents entre les deux termes. Je me servirai dans ce qui suit de leurs travaux et je tenterai d'expliquer ce qui sépare ces deux formes de radicalisme religieux. Je les garderai pourtant réunies dans ce livre. Par rapport aux droits et aux libertés de l'homme moderne en tout cas, les similitudes l'emportent sur les différences. Et, de toute façon, la comparaison entre les deux réalités – si vraiment elles sont différentes – ne manque pas d'intérêt.

L'assemblage des mots « intégristes » et « fondamentalistes » ne plaira pas non plus à ceux qui sont désignés comme tels. À supposer même qu'ils acceptent cette désignation (ce qui est peu probable), ils peuvent me reprocher de tout mélanger, et en particulier de faire un amalgame entre ceux qui font le choix de la violence, toujours odieuse et absurde, et les intégrismes et les fondamentalismes en général : ces derniers prétendent mener leur combat dans la légalité, même quand ils sont adeptes de certaines idées radicales. Du reste, beaucoup de fondamentalistes protestants et musulmans ne professent pas des doctrines extrêmes, et un monde sépare

aujourd'hui la plupart d'entre eux, ainsi que les intégristes catholiques et juifs, des réseaux d'islamistes qui pratiquent activement le *jihâd*, la guerre sainte. Je tenterai de faire plus loin les distinctions nécessaires. Néanmoins, les uns et les autres ont des points communs, et les pacifiques pourraient peut-être s'interroger sur ce qui les réunit avec les violents.

D'autre part et surtout, même s'ils polarisent toute l'attention, les attentats des terroristes islamistes représentent l'exception par rapport à la règle. Ils dissimulent pour ainsi dire le phénomène massif de l'intégrisme et du fondamentalisme, et son extension véritable. Aussi n'est-ce pas d'eux que je parle dans cet ouvrage, car ils représentent en fait des réactions extrêmes, délirantes, qui relèvent de ce qu'Abdelwahab Meddeb a appelé la « maladie de l'islam ». Dans le beau livre qui porte ce titre¹, il a proposé l'analyse la plus profonde pour en montrer l'inanité. L'humiliation et le ressentiment vécus, à tort ou à raison, par les musulmans par rapport à l'Occident et à la modernité triomphante qu'il incarne sont sans doute la clef la plus pertinente pour expliquer ce qui s'est passé le 11 septembre 2001. Ces attentats témoignent de manière monstrueuse de la crise profonde où se débat l'islam. Le terrorisme mêlé au suicide est une réaction de vaincus de l'histoire. D'ailleurs, on peut se demander si les réactions violentes en général des intégristes et des fondamentalistes ne sont pas motivées en partie par l'absence d'expression publique à laquelle, de fait, la modernité les condamne inéluctablement.

Mais je suis parti plutôt du sens courant, de plus en plus étendu, qu'ont pris les mots « intégrisme » et « fondamentalisme » : des idées et des mouvances qui marquent ouverte-

1. Tous les livres et auteurs cités se trouvent dans la bibliographie, p. 137.

ment leurs distances avec la modernité, ou même la rejettent entièrement. Quelles distances, quels rejets, pour quelles raisons, avec quels objectifs, avec quels points de rencontre et quelles différences entre les uns et les autres, voilà ce dont traite ce livre. Il se limite aux trois monothéismes – judaïsme, christianisme (catholique et protestant), islam – avec lesquels les Européens ont principalement à faire. Le phénomène d'intégrisme les déborde certainement. Cependant, pour les hindouistes et les orthodoxes chrétiens par exemple, qui défraient eux aussi la chronique de la violence religieuse, s'imposerait sans doute plutôt une analyse en termes de nationalisme religieux, et non d'intégrisme ou de fondamentalisme à strictement parler.

Même si je ne manifeste guère – et pour cause – de sympathie envers les mouvances dont il est question, je me propose d'abord de comprendre et d'expliquer un des phénomènes les plus surprenants de notre temps. Tout le monde a bien compris désormais que les prophéties sur la disparition du religieux grâce au progrès de la raison éclairée ont fait long feu. Et les croyants peuvent donc être rassurés. Mais ne devrait-il pas être troublant pour eux que la part la plus visible, ou la partie émergée, des convictions religieuses soit constituée aujourd'hui par des options qui refusent plus ou moins radicalement la société moderne? L'intégrisme et le fondamentalisme inquiètent, non sans raison, l'opinion publique et les États, les militants des droits de l'homme et ceux de la laïcité. Mais, en un sens, leur véritable défi s'adresse d'abord à leur propre confession, à leur propre Église.

Pour celles-ci, le chemin est de plus en plus étroit entre les « libéraux », qui se fondent et se diluent dans les valeurs modernes, et les radicaux, qui les contestent frontalement.

Comme si la voie moyenne, celle justement que tiennent les grandes institutions et traditions religieuses, avait perdu, en raison peut-être de leur longue histoire, toute attraction et toute séduction. Le paradoxe des extrémismes religieux – comme de leur vis-à-vis inversé, les religiosités individualistes sans consistance –, c'est qu'ils questionnent inlassablement, en interne, les vieilles institutions religieuses sur leur vitalité, mais aussi, chose plus extraordinaire, qu'ils obligent l'État laïque à se préoccuper de mettre en place des institutions religieuses – comme on l'a vu récemment avec l'islam en France – ou de contrer les nouvelles créations religieuses – la République prenant en main la lutte contre les sectes...

De fait, en étudiant l'intégrisme et le fondamentalisme religieux, on s'aperçoit qu'ils ne sont pas des phénomènes isolés, ou des aberrations par rapport à notre monde actuel : ils répondent à des logiques profondes de notre société moderne, ou de la situation des religions dans les sociétés modernes. Faut-il s'en étonner? Leur radicalité même éclaire des enjeux importants de ces sociétés, et, à ce titre, elle vaut la peine d'être mieux connue.

Dans le premier chapitre, sont présentés succinctement des éléments d'histoire et d'actualité des groupes étudiés. Puisqu'il est beaucoup question ici de « modernité », le deuxième chapitre est consacré au contenu de ce mot fourre-tout, pour savoir au moins de quoi on parle en l'employant. Le troisième chapitre peut être considéré comme un excursus utile sinon nécessaire : comment donc les religions sont-elles entrées en modernité? Il m'a paru bon de rappeler la différence entre deux modèles très contrastés, celui de la France et celui des États-Unis – une différence très parlante. Le quatrième chapitre relie intégrismes, fondamentalismes et modernité, en détaillant leurs interactions mutuelles. En

conclusion, on se posera la question de l'avenir de l'extrémisme religieux.

Pour ne pas multiplier les notes, j'ai ajouté une bibliographie, qui renvoie (entre autres) à tous les livres et auteurs cités, ainsi qu'un glossaire qui permettra au lecteur de s'y retrouver, notamment dans le maquis des groupes protestants américains.

La diversité intégriste et fondamentaliste

« Un spectre hante l'Europe : c'est celui du communisme. » En paraphrasant la formule célèbre qui ouvre en 1848 le *Manifeste du Parti communiste* de Karl Marx, on peut dire que, au début des années 2000, un spectre hante le monde : celui de l'intégrisme et du fondamentalisme religieux. Depuis le 11 septembre 2001, ces mots, ainsi que ceux de « croisade », « guerre sainte », « *jihâd* », « islamistes », « évangélistes », « religieux fanatiques », « axe du Mal » et « empire du Bien », ont été beaucoup lus et entendus. Nul ne peut plus les ignorer puisque l'actualité les place, hélas, souvent à la une des médias. Pourtant, la plupart seraient probablement incapables d'y mettre un contenu autre que la violence ou les excès de la passion religieuse. D'ailleurs, les médias et l'opinion publique ne font pas de différence entre intégristes et fondamentalistes, intégrisme et fondamentalisme ; le premier mot reste le plus courant, mais le second commence à gagner du terrain. L'un et l'autre, ou l'un avec l'autre, désignent en bloc et au sens large des individus et des groupes, des activités et des idées, des comportements et des doctrines qui, au nom de la religion, rejettent, sans nuances et parfois violemment, les valeurs comme les tares du monde moderne, et les unes à cause des autres.

Plus que par leurs idées, intégristes et fondamentalistes sont en effet connus par les images qu'ils renvoient d'eux-mêmes. Les fondamentalistes musulmans, aussi appelés « islamistes », évoquent pêle-mêle la violence armée, le terrorisme, l'agitation dans les universités et les quartiers, les femmes voilées et les hommes barbus, le spectacle de centaines d'hommes prosternés vers La Mecque lors de la prière du vendredi... La télévision et le cinéma ont montré plus d'une fois, ces dernières années, des images d'intégristes juifs israéliens, également désignés comme « ultra-orthodoxes » : ils sont barbus eux aussi et souvent revêtus d'un accoutrement typique – une sorte de redingote noire héritée d'autres époques et d'autres lieux. En Israël, ils exigent une application rigoureuse de la Loi (telle qu'ils l'entendent) non seulement dans la vie privée, mais dans la vie publique, donc pour tout le monde en fin de compte, par exemple en fermant les cinémas ou en interdisant la circulation automobile et le trafic aérien le samedi, jour du shabbat ; plus d'une fois, on a aussi vu et entendu certains d'entre eux exprimer une haine violente des Palestiniens et des Arabes.

D'autres images montrent des fondamentalistes américains protestants, par exemple le président des États-Unis lui-même, en prière avec son staff de conseillers politiques et militaires avant une réunion importante ; des reportages ont été réalisés sur les « télévangélistes » américains et leurs prêches enflammés pour galvaniser et convertir leur auditoire. On sait, au moins vaguement, que les fondamentalistes soutiennent aux États-Unis les politiques les plus conservatrices : ils sont pour la peine de mort, pour l'interdiction de l'avortement, contre la liberté des mœurs et la permissivité ambiante, pour des signes visibles de religiosité dans la vie publique ; on a aussi vu des images inquiétantes de leur pro-

sélytisme sans nuances dans certaines régions du monde, comme l'Amérique latine.

Islamistes, ultra-orthodoxes juifs, fondamentalistes protestants ont fait presque passer parfois au second plan, dans la période la plus récente, les intégristes catholiques, qui faisaient la une des médias dans les années 1980 et encore au début des années 1990. En France et en Europe, l'intégrisme catholique, ce sont des images de prêtres en soutane et de messes en latin. Mais ces images sont récentes, et dues pour partie aux réformes introduites par le concile Vatican II (1962-1965), dont les intégristes ne veulent pas. Plus significatifs d'une attitude de refus face à la société moderne : les groupuscules activistes attaquant dans les années 1990 des cliniques où l'on pratique l'interruption volontaire de grossesse (l'IVG), ou encore, à la fin des années 1980, une tentative pour mettre le feu à un cinéma qui projetait le film contesté de Scorsese sur Jésus, *La Dernière Tentation du Christ*. Cependant, malgré le retentissement de ces actions, l'influence des intégristes catholiques dans les pays où ils sont établis reste, contrairement à celle des fondamentalistes musulmans et protestants là où ils sont nombreux, extrêmement faible.

Il n'est pas étonnant que, jusqu'à présent, en France en tout cas, le mot « intégriste » l'ait emporté sur « fondamentaliste », ou plutôt qu'il l'englobe, dans les médias et l'opinion publique. « Intégrisme » est un terme qui a cours dans les pays de tradition catholique, et il a l'avantage d'évoquer à la fois « intègre » et « intégral », des mots de la langue courante qui ont des affinités avec ce qu'on met sous l'intégrisme : un excès d'intégrité ou une absence de compromis face au monde moderne, et une volonté presque malade de sauvegarder l'intégralité d'une tradition (telle qu'ils la compren-

nent eux, bien entendu). Les intégristes catholiques se prévalent d'ailleurs volontiers d'être intègres et intégraux face à une Église catholique qui a trahi, selon eux, les idéaux exprimés par les papes du XIX^e siècle face à la Révolution française et au monde moderne.

Quoi qu'il en soit, islamistes, ultra-orthodoxes juifs, fondamentalistes protestants, auxquels on pourrait ajouter les Serbes orthodoxes ou les hindouistes nationalistes, et les violents religieux en général, tous sont des « intégristes » (et des fanatiques) pour l'homme de la rue. Et à l'évidence, tant qu'on reste dans les images, il existe des ponts, des connivences et des analogies entre eux. Il n'est donc pas étonnant que les médias et le grand public les mettent « dans le même sac ». Ils peuvent même donner l'impression d'une véritable « Internationale » ou, pour parler comme Gilles Kepel, d'une « revanche de Dieu » qui, pour avoir des caractéristiques locales, semble pourtant constituer un phénomène unique, simultané, et en fin de compte identique, aux dimensions du monde entier.

C'est seulement ces dernières années que le mot « fondamentaliste » est devenu plus courant dans la presse et les médias, pour une raison évidente : les intégristes catholiques peuvent certes inquiéter l'Église, mais ils ne représentent aucune menace pour la société, et on ne parle guère d'eux, alors que la violence islamiste est un sujet d'actualité permanent et que nul ne peut plus ignorer l'influence des fondamentalistes protestants sur la décision du président des États-Unis de faire la guerre contre l'Irak.

Mais, dès lors que l'on commence à employer les deux mots, la question se pose nécessairement : y a-t-il des différences entre intégrisme et fondamentalisme, ou, si l'on s'en

tient au seul terme d'intégrisme, recouvre-t-il les mêmes réalités dans les différentes religions et confessions du monde? À l'évidence, l'histoire de l'intégrisme et du fondamentalisme n'est pas semblable; par ailleurs, et au-delà de tous les points communs, à en juger par leur seul mode de vie et l'apparence extérieure, les comportements et les réactions ne sont pas non plus identiques. Or ces différences entre intégristes et fondamentalistes, mises en relief par des historiens et des sociologues, sont éclairantes pour comprendre certaines particularités et certaines logiques des groupes et des doctrines extrêmes qui défraient à l'heure actuelle la chronique.

Dans un parcours succinct, je planterai donc d'abord quelques jalons historiques pour situer les uns et les autres dans leurs ressemblances et leurs différences.

Intégristes catholiques

Les intégristes catholiques sont fils et filles de la Révolution française, ou plutôt de la réaction catholique qui s'ensuit au XIX^e siècle, en France et en Europe. Ces catholiques portent la mémoire d'un traumatisme: celui de l'Église persécutée, victime de la violence révolutionnaire. Et donc ils refusent de tourner la page et de se livrer à des arrangements et à des compromis avec le monde moderne qui naît; ils se montrent « intransigeants » avec ce dernier. Leurs adversaires sont les catholiques libéraux, qui cherchent des conciliations de l'Église avec ce monde moderne issu de la Révolution, qui voudraient qu'elle se rallie à ses idéaux, notamment la République, d'autant plus, disent-ils, que beaucoup de ces aspirations sont directement inspirées de l'Évangile et du christianisme. Ce discours de la République évangélique et de Jésus, premier répu-

blicain et origine de toute fraternité, aura son heure de gloire surtout au moment de la révolution de 1848 en France.

Mais les libéraux resteront longtemps très minoritaires et sans appui dans l'Église catholique, pour ne pas dire condamnés par elle. À l'inverse, dans ses textes les plus officiels, les « encycliques*¹ » et d'autres monitions, celle-ci soutient et encourage les intransigeants dans leurs combats. Le texte le plus célèbre à cet égard est le *Syllabus*, publié en 1864 par le pape Pie IX : une liste de quatre-vingts propositions ramassées dans une brève formulation pour condamner les « principales erreurs de notre temps ». L'erreur par excellence est résumée dans la dernière proposition : « Le Pontife romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le progrès, le libéralisme* et la civilisation moderne. » Quiconque pense cela et le reprend à son compte est « anathème » : il n'a plus rien à faire dans l'Église catholique et, s'il n'en fait pas partie, il doit savoir qu'elle le voue au diable.

Plus de trente ans avant Pie IX, un autre pape, Grégoire XIII, avait fulminé une encyclique contre les libertés des modernes : dans ce texte étonnant considéré à près de cent soixante-dix ans de distance, il dénonce notamment « une autre cause, la plus féconde, des maux qui affligent à présent l'Église : nous voulons dire l'*indifférentisme*, cette opinion perverse [...] d'après laquelle on peut, par une profession de foi quelconque, obtenir le salut éternel, pourvu qu'on ait des mœurs droites et humbles [...]. De la source putréfiée de l'indifférentisme découle cette maxime absurde et erronée, ou plutôt ce délire : qu'on doit procurer et garantir à chacun la *liberté de conscience*. On prépare la voie à cette erreur, la plus pernicieuse de toutes, par la liberté d'opinion, pleine et sans bornes,

1. Les mots suivis d'un astérisque sont définis dans le glossaire, p. 129.

qui, pour la ruine de l'État et de l'Église, va se répandant au loin. [...] À cela se rapporte la liberté la plus funeste, la liberté exécrationnelle, pour laquelle on n'aura jamais assez d'horreur et que certains osent avec tant de bruit et tant d'instance demander et étendre partout, nous voulons dire la liberté de la presse et de l'édition. Nous frémissons, vénérables Frères, en considérant de quels monstres de doctrines, ou plutôt de quels prodiges d'erreurs nous sommes accablés » (lettre encyclique *Mirari Vos*, du 15 août 1832). Cette déclaration, qui nous paraît aberrante, peut être relativisée si l'on se rappelle que, à cette époque encore, l'ordre social et moral était le but de toute société et de tout individu, et que la crainte d'un effondrement de la société, en l'absence de cet ordre fondé sur la religion, était sincère.

Pourtant, cette Église intransigeante et opposée à des droits de base de l'époque moderne, et qui voudrait que la doctrine de l'Église soit suivie « intégralement », c'est-à-dire dans la vie publique, dans la vie privée et dans toutes les sphères de la vie sociale, pour réaliser un « ordre social chrétien », n'est pas encore, à proprement parler, « intégriste ». Les mouvances qui méritent ce nom naissent seulement alors que cette Église commence précisément à donner des signes de modération par rapport à cette intransigeance, ou semble renoncer à cet « intégralisme » sans failles. C'est-à-dire, par exemple, après qu'elle s'est ralliée* officiellement à la République (1890) ; ou quand des intellectuels et des penseurs « modernistes* » (le plus célèbre en France s'appelle Édouard Loisy) s'avisent d'aborder l'Écriture sainte avec les méthodes historiques et critiques qui ont cours depuis longtemps chez les protestants ; ou encore lorsque des prêtres et des laïcs plaident pour l'acceptation de la démocratie, un catholicisme plus social, un refus de l'antisémitisme.

Au tournant du xx^e siècle, afin de contrer ces poussées modernistes, tout un front du refus parallèle, plus ou moins occulte, se met en place et crée des réseaux intégristes jusqu'au cœur du Vatican, pour suspecter, dénoncer et faire condamner par le pape Pie X « tout ce qui bouge ». L'intégrisme – un mot d'origine espagnole – catholique est né. Politiquement, il se lie, en France, aux milieux conservateurs de l'Action française*, fondée par Charles Maurras. À mesure que les papes prendront, au cours du xx^e siècle, leurs distances par rapport à lui, il se constituera, de plus en plus à la marge et à la droite, puis à l'extrême droite, de l'Église, en mouvance intégriste au sens propre : une mouvance qui à la fois ne cesse de diminuer en nombre et en poids, mais aussi de durcir ses positions.

Sa défaite dans l'Église catholique sera consommée avec le concile Vatican II et l'« ouverture » de l'Église au monde. C'est l'ensemble du processus conciliaire que Mgr Lefebvre, le nouveau leader des intégristes, refuse. Mais il faut noter dès à présent les points d'achoppement les plus graves. Ce sont, d'une part, la fin du latin et le passage à la langue vernaculaire dans la liturgie, qui touchent fortement de nombreux fidèles, y compris non intégristes au départ, dans leur sensibilité proprement religieuse. D'autre part, les affirmations sur la liberté religieuse semblent, à Mgr Lefebvre et aux siens, relativiser la Vérité catholique et leur paraissent totalement irrecevables.

Dans les années 1970-1980, la dissidence intégriste ne cessera de se renforcer, avec, entre autres, la création du grand séminaire d'Écône, en Suisse, pour préparer de futurs prêtres, ou encore l'occupation d'églises afin d'en faire des lieux de culte intégristes où le latin, avec la « messe de saint Pie V » (le rituel mis en place par ce pape au xvi^e siècle),

reste de rigueur. Malgré des efforts extrêmes et des concessions du pape Jean-Paul II pour éviter le schisme*, Mgr Lefebvre franchit le pas en 1988 en consacrant quatre évêques pour lui succéder. Il crée ainsi, selon la théologie de l'Église catholique, une hiérarchie* et donc une Église parallèles. Il est significatif que l'occasion de la rupture ait été pour Mgr Lefebvre, selon son propre aveu, une réunion à Assise, en 1986, de leaders religieux de religions et confessions du monde entier. Invités par le pape Jean-Paul II, ils étaient venus prier pour la paix : un rassemblement intolérable pour le chef des intégristes, le symbole même de toutes les fautes commises contre la Vérité catholique au nom de la liberté religieuse !

Pour conclure cette brève évocation de l'intégrisme catholique, on peut dire, comme Étienne Fouilloux, qu'« au regard des droits de l'homme », et plus généralement de l'influence extérieure, sa « nuisance » paraît modeste ; en revanche, au-dedans, il constitue une sorte d'épine ou de menace aux yeux de Rome, qui n'a cessé de donner des gages pour tenter de faire revenir en son sein ces brebis égarées. Toute concession faite à la gauche ou aux libéraux dans l'Église catholique risquerait, semble-t-il, de donner aux intégristes de bonnes raisons pour leur combat. Il se peut aussi qu'on se souvienne, à Rome, qu'après tout les intégristes sont les fidèles disciples de la doctrine des papes du XIX^e siècle, et qu'ils ont donc des excuses.

Il importe de ne pas confondre catholiques intégristes et catholiques traditionalistes. Ces derniers acceptent globalement le concile Vatican II. Ils peuvent préférer la messe en latin, mais ils n'en font pas un motif de prise de distances avec Rome. Au contraire, ils se prévalent souvent d'une fidé-

lité intégrale aux exigences du pape, non seulement à propos de réformes qui peuvent heurter leur sensibilité, mais encore sur des points où beaucoup de catholiques prennent des libertés par rapport à la doctrine pontificale – par exemple, l'interruption volontaire de grossesse, la contraception, la morale sexuelle et conjugale. Ils n'ont aucune nostalgie de l'Église contre-révolutionnaire du XIX^e siècle. Ils affichent aussi volontiers des signes de reconnaissance et de visibilité proprement catholiques, voire « romains » : ainsi du maintien de dévotions traditionnelles (piété mariale ostentatoire, processions et pèlerinages), du col romain et de l'image du clergyman strict chez les prêtres de leur tendance, etc. On a aussi vu la création, avec l'aval de certains évêques, de structures parallèles pour la formation des prêtres. Bref, ils ne veulent rien céder de leur identité catholique.

Mais, ce faisant, les traditionalistes n'ont toutefois rien de commun avec les réactions de rupture et de violence qui sont la marque de l'intégrisme, et il est parfaitement abusif, comme l'ont fait des émissions de télévision, de les confondre avec lui. Les dérives de type « sectaire » de certains groupes traditionalistes qui ont été dénoncées ici ou là ne relèvent pas davantage de l'intégrisme.

Fondamentalistes protestants

L'exégèse historique et critique, apparue dès le XIX^e siècle et pratiquée surtout par des savants protestants, luthériens ou calvinistes, aborde les Écritures saintes et l'origine des religions comme n'importe quel texte ou événement profane, avec le regard détaché des sciences historiques. Marquée, au début surtout, par le scientisme et le positivisme

Table

<i>Avant-propos</i>	7
1. La diversité intégriste et fondamentaliste	13
Intégristes catholiques	17
Fondamentalistes protestants	22
Ultra-orthodoxes juifs	26
Islamistes	32
Un phénomène moderne	36
2. Qu'est-ce que la rupture moderne ?	41
Autonomie	42
Démocratie	43
Sécularisation	45
Droits de l'homme	48
Monde scientifique et technique	49
Une culture historique et une raison critique	51
Postmodernité?	53
3. Comment les religions deviennent-elles « modernes » ?	59
<i>La France religieuse avant le XIX^e siècle :</i> <i>un État « confessionnel »</i>	61
« Une foi, une loi, un roi »	61
Une société sous l'emprise de la religion	63
Bruits et fureurs d'une séparation	66

Avant la laïcité et la séparation, le Concordat	68
La « sortie » française de la religion	70
<i>L'exemple des États-Unis</i>	73
Colons dissidents et victimes de l'intolérance en Europe	73
Un pluralisme sans limites	75
La « religion civile » à l'américaine	77
La leçon religieuse des États-Unis à la vieille Europe	79
4. Fondamentalistes et intégristes	
« malades » de la modernité?	87
Modernité et crise	87
Face à l'autonomie	93
Quelle politique religieuse?	98
Économie dirigée, libérale... ou vertueuse?	103
Le droit de Dieu	107
Sciences et techniques : un usage sans modération... et sans critique	114
Un monde de certitudes	119
<i>Conclusion. L'avenir du fondamentalisme et de l'intégrisme</i>	123
<i>Glossaire</i>	129
<i>Bibliographie</i>	137